Jusqu'au bout dans la Division blindée *„Das Reich"*

Elimar Schneider[1]

Elimar Schneider est né le 20 septembre 1926 à Strasbourg (Bas-Rhin). Avant la guerre, il était Petit Novice chez les Frères à Besançon-Saint-Claude, puis au noviciat de Saint-Maurice l'Exil (Isère). Il revient à Strasbourg en 1941, rappelé par son père: «Reviens vite, sinon nous serons expulsés». Alors que son père est interné à Dachau suite à une condamnation politique, il effectue le *Reichsarbeitsdienst* au camp 212/10 de Xanten avec la réputation d'être une «Tête de Français» (4.10.1943-3.1.1944)[2].

«Au Conseil de révision, dans un bâtiment du Wacken à Strasbourg, les premiers jours de 1944, un officier *Waffen SS* ne faisant nullement partie du corps médical, jaugeant mon corps de jeune sportif en me regardant droit dans les yeux, me demanda si j'avais les pieds plats. Sur ma réponse négative, il sourit et rétorqua: «Toi aussi, tu auras le tampon». Je ne compris pas tout de suite, mais, après une visite médicale très détaillée, lorsque je vis mon *Wehrpass* (livret militaire), je vis ce fameux tampon portant la mention *„KV angenommen zur Waffen SS"* («Bon pour le service, accepté dans les *Waffen SS*»). C'était une manière comme une autre de prétendre que j'étais volontaire, alors que je n'avais rien signé, pas le moindre engagement...»[3].

Entretemps, son frère aîné avait été contraint de s'engager «volontairement» dans les *Waffen SS* pour éviter dix ans de travaux forcés, suite à une condamnation par les Nazis comme *Volksschädling* («nuisible au peuple»). Son frère cadet se trouvait sur le front de l'Est, enrôlé de force dans la *Wehrmacht*. Un troisième frère devait revenir à Strasbourg, en 1945, dans les rangs des FFI.

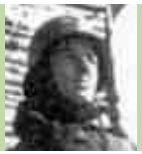
Une moto à chenilles

«C'est au camp de Souge, près de Bordeaux, qu'on nous envoya en attendant la réparti-

[1] Elimar Schneider a publié, sous le pseudonyme de Sadi Schneid, ses souvenirs de Malgré-Nous sous le titre *SS-Beutedeutscher. Weg und Wandlung eines Elsässers* (bearb. u. hrsg. H. Taege), Lindhorst, 1979.

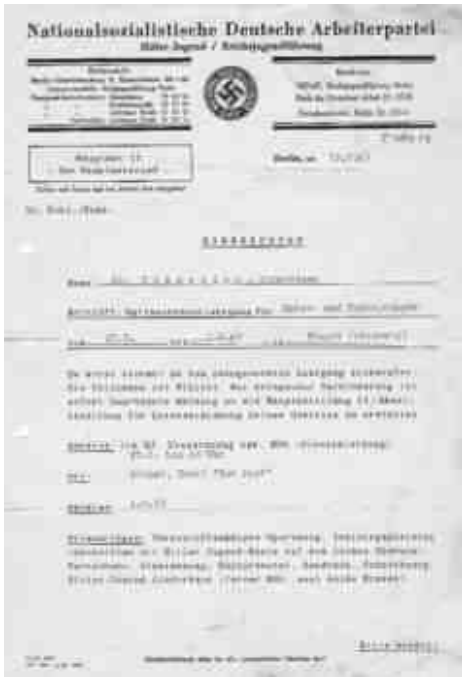
[2] D'après l'attestation d'incorporation de force datée du 11 février 1981. Le livret militaire français indique la période du 30.8.1943 au 2.1.1944.

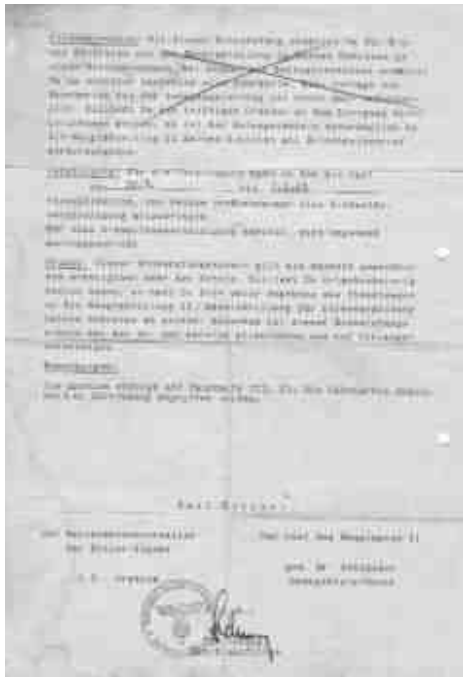
[0] Il est officiellement incorporé de force dans l'Armée allemande à la date du 8 février 1944 (Livret militaire français et attestation délivrée le 11 février 1981).

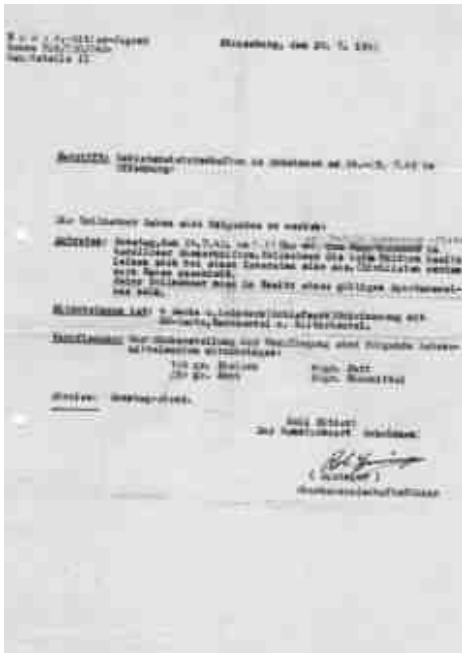


Une jeunesse à Colmar, parmi les jeunes gymnastes de la paroisse Sainte-Marie (1935 ou 1936), au petit noviciat de Saint-Maurice l'Exil, 2e et 3e années du Brevet (1939 et 1940), et au Mont Pilat (1940), puis, en Alsace annexée, dans les Jeunesses hitlériennes, HJ-BDM (avec Edouard Helin et Margot) à Offenburg et *Kreissieger* (été 1943).

(Coll. E. Schneider)


Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei





Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei
Hitler-Jugend, Gebiet Baden (20)
Schnellbrief

Convocations de la *Hitlerjugend* pour des manifestations sportives: plongeon et natation (été 1943). Il y est notamment précisé que la participation est un devoir („*Die Teilnahme ist Pflicht*"), que le port de l'uniforme est obligatoire et que ceux qui se présenteront en civil seront renvoyés chez eux („*Teilnehmer die keine Uniform bestizen leihen sich bei einem Kameraden eine aus (Zivilisten werden nach Hause geschickt)*"). (Coll. E. Schneider)

Une moto à chenille (*Kettenrad*) (Musée de l'Abri, Hatten) **(Photo N. Mengus)**

tion vers nos compagnies de destination. Je fus choisi comme secrétaire provisoire par l'adjudant de la 3e compagnie du régiment *„ Deutschland "* de la Division *„ Das Reich "*.

Vers la fin février 1944, des officiers nous convoquèrent à part pour nous demander vers quelle arme allait notre préférence. Je choisis la moto à chenilles, un engin hybride que j'avais vu aux actualités (*Wochenschau*) : moto à l'avant, mini-char à l'arrière qui (soit-disant) passait partout. En fait, je fus effectivement versé dans une ex-compagnie de reconnaissance équipée antérieurement de motos à chenilles. Malheureusement, elle n'en possédait plus qu'une seule, ramenée comme exemplaire unique de Russie!

Notre premier courrier adressé à nos parents et amis fut passé par la censure par notre nouvelle «mère», le *Stabscharführer* (adjudant-major) Ferdel Ahrens, et plus d'un Alsacien se retrouva devant «elle» pour se faire sonner les cloches ou détruire le *Kitch* (fatras) français inséré dans nos paquets. Cela allait de la carte postale figurant le «Poilu» français embrassant sa fiancée jusqu'aux des-

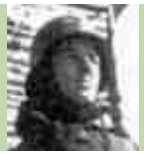
sous en soie osés procurés par les «poules» du camp de Souge».

Des exercices presque inhumains

Les recrues sont soumises au *Drill* - qui se compose d'exercices très durs, presque inhumains, destinés à les soumettre à une discipline implacable - et à la prestation du serment de fidélité: «Devant Dieu, je jure obéissance absolue à Adolf Hitler, commandant en chef de l'Armée allemande et aux supérieurs désignés par lui. Je jure d'être un soldat brave et fidèle et suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour respecter ce serment».

«Peu de temps après avoir prêté serment, nous gagnâmes nos nouveaux cantonnements à Beliet, près du Bassin d'Arcachon, où nous rejoignirent des vétérans de Russie, dont notre chef de section antichar (*PAK-Zug*), le *Hauptscharführer* (adjudant) Fritz Kurz. C'est là aussi que nous prîmes livraison du solde de notre armement, entre au-tres, des canons anti-chars PAK 75 et des *Schützenpanzerwagen* (SPW), genre de half-tracks, le tout flambant neuf».

Canon antichar allemand (Musée de l'Abri, Hatten). **(Photo N. Mengus)**



L'instruction se poursuit avec le maniement des armes (fusil mauser K 98, mitrailleuse MG 42), toujours accompagné d'exercices et de punitions.

«C'est à Beliet que nous furent délivrés nos livrets militaires et, afin de les doter d'une photo d'identité en uniforme, toute la bande - y compris les occupants de Belin, le village voisin - fut prise sur pellicule, trois par trois.

A Beaumont-de-Lomagne

Un beau jour, nous partîmes pour Beaumont-de-Lomagne, près de Montauban, et j'ignore les causes de changement de secteur. Je présume que les chefs craignaient une trop bonne entente entre la troupe, en majeure partie alsacienne, et la population. En effet, les civils n'ignoraient plus rien des secrets de nos armes ou de nos véhicules: les Alsaciens peuvent être bavards quand il ne le faut pas ou... le moment venu! Et nombre d'entre-eux savait que le propriétaire de la scierie de Beliet était également le chef de la résistance locale».

A présent, Elimar Schneider sert à la fois d'ordonnance à l'adjudant Fritz Kurz et d'interprète. Et la vie de caserne s'écoule, toujours ponctuée d'exercices très rudes, de tours de garde et de punitions pour manquement à la discipline («pompes» en tenant un MG 42 à bout de bras ou nettoyage des WC, par exemples).

Chasse aux partisans

«A deux ou trois reprises, notre compagnie fut chargée, avec certains éléments d'autres compagnies, de nettoyer les alentours de ses maquisards en organisant des barrages routiers et en fouillant les maisons. Des maquisards, nous n'en vîmes toutefois jamais. Où que nous nous adressions, il n'y avait plus d'hommes dans la famille: ils étaient tous soit-disant partis pour le STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne.

Ce n'est qu'une seule fois qu'il y eut une fusillade et les seules armes trouvées furent des fusils de chasse. Peut-être étaient-ce même des braconniers qui, inconsciemment, provoquèrent cette fusillade?».

Après le 6 juin 1944

«Notre estomac se serra lorsque, le soir du 6 juin 1944, nous dûmes nous préparer à quitter Beaumont-de-Lomagne vers un front inconnu. Serait-ce la Russie ou y avait-il autre chose? Nous n'en fûmes pas informés, ignorant même le débarquement en Normandie. Notre route passa malheureusement trop près de Tulle. C'est là que le destin frappa d'autres innocents, des enfants, une fois de plus...».

A Tulle, après que les maquisards en aient été délogés, Elimar Schneider, soupçonné de vouloir se livrer à du pillage, échappe de justesse au Conseil de Guerre: un *Feldgendarm* l'avait surpris dans un garage dont le propriétaire était absent.

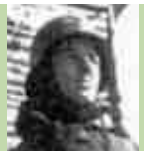
«Très tôt le matin, le *Sani* demanda des volontaires pour enterrer le pauvre Marcel Most, un camarade alsacien abattu à l'arrière de son SPW, et nous raconta que, dans la nuit, une quarantaine de soldats allemands avaient été trouvés affreusement mutilés». La terrible réaction des Allemands ne se fit pas attendre: trois Français seraient pendus pour chaque soldat allemand tué. Mais, grâce à son intervention auprès de son supérieur, le lieutenant Walter, Elimar Schneider réussit à obtenir la grâce de deux jeunes, dont Pierre Torquebiau. Cette «interruption» dans le déroulement de ces atroces représailles mit fin aux pendaisons; une vingtaine de condamnés eurent la vie sauve[4].

«C'est le 10 juin 1944 que notre colonne passa près d'un village en feu. J'appris après-guerre qu'il s'agissait d'Oradour-sur-Glane.

Non loin de là, notre colonne fut attaquée par des partisans. Ce fut la seule attaque de maquisards que notre groupe anti-char eut à subir jusqu'à Mons, à la frontière franco-belge. Nous n'avions eu aucune perte en hommes ou en matériel».

Le convoi poursuivit donc sa route jusqu'à Laval en passant par Poitiers. Dans une forêt proche de Laval, la troupe creusa des trous individuels ou construisit des bunkers. Leurs positions avaient probablement été signalées par des résistants aux Alliés puisqu'elles furent rapidement mitraillées et bombardées

[4] La tragédie des pendaisons de Tulle a déjà fait l'objet de nombreuses publications. Pour les détails du drame, voir, par exemple, H. Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'Occupation. Joies et douleurs du peuple libéré (6 juin-1er septembre 1944)*, Paris, 1988, p. 123-157, et M. Hastings, *La Division „Das Reich" et la Résistance (8 juin-20 juin 1944)*, Paris, 1983 (titre original: *Das Reich*), p. 159 et s. Voir aussi N. Mengus, Les pendaisons de Tulle (9 juin 1944) d'après un rapport inédit de Maurice Roche, *L'Ami hebdo* du 4.7.2004, p. 30.



ATTESTATION

Je soussigné, Pierre TORQUEBIAU, demeurant à Narbonne, 40, rue Francis Marcère, certifie par la présente que lors des pendaisons du 9 juin 1944 à Tulle (Corrèze), représailles opérées par les Allemands, le nommé Elimar SCHNEIDER, demeurant à Strasbourg (Bas-Rhin) 21, rue de la Nuée Bleue, m'a sauvé la vie à la dernière minute, ainsi qu'à un autre condamné, en demandant notre grâce au lieutenant Walter qui commandait les exécutions.

Fait à Narbonne le 20 novembre 1950

Vu pour la certification matérielle
de la signature de M. Pierre Torquebiau
apposée ci-dessus
NARBONNE, le 22 Novembre 1950
Le Commissaire Central.

Le 20 novembre 1950, Pierre Torquebiau atteste que lui et un autre condamné ont été sauvés de la pendaison grâce à l'intervention d'Elimar Schneider. (Coll. E. Schneider)

au moyen «de petites bombes munies de parachutes».

Remontée vers le front

A Dangy, près de Saint-Lô, «le restant de la compagnie, en renfort à Beaumont-de-Lomagne, nous avait rejoint avec la compagnie de reconnaissance motorisée, qui était restée en rade là-bas du fait que les véhicules de reconnaissance rapides (à huit roues) avaient tardé à être livrés. Je retrouvais mes copains H., d'Aix-la-Chapelle, et les Alsaciens Marcel Wintz et Camille Gutfreund[5].

C'est à Dangy que nous eûmes des tenues de camouflage et, peu de temps après, ce fut la

[5] Ce dernier devait mourir trois semaines plus tard, lors d'une attaque de l'aviation alliée. «Il fut touché d'une balle explosive en plein dos, entre le moment où il sauta du SPW et celui où il toucha le sol». Enterré à un croisement de route, son corps fut finalement rapatrié en Alsace sous le nom de Karl Gutfreund.

remontée vers le front. En cours de route, nous fûmes survolés par un énorme avion qui passa, de nuit, le long de la colonne, à cent mètres de hauteur. Je vis la tête du *Hascha* (*Hauptscharführer*) rentrer sous son casque comme un escargot rentrant dans sa coquille. En même temps, on entendait de formidables explosions. Le *Hascha* parla pour lui-même et je compris: *„Ganz schwere Köffer"* («De sacrées valises»). Cela n'augurait rien de bon et mon cœur se mit à battre plus fort. Il ne se passa pourtant rien de spécial et je pensais qu'il devait s'agir d'un bombardier américain revenant seul à son bercail et se délestant de ses dernières bombes qu'il n'avait pu larguer sur l'Allemagne. De jour, nous vîmes les armadas de B17 et de Lancaster nous survoler à haute altitude en direction de l'Allemagne, laissant derrière eux leurs trainées de condensation. Par paquets entiers, des bandes d'aluminium descendaient du ciel. Ils laissaient tomber ce papier métallique pour brouiller les radars.

De temps en temps, l'un d'eux était abattu et certains de leurs occupants descendaient en parachute, se faisant encore canarder par l'infanterie à terre lorsqu'ils étaient encore haut dans le ciel. C'est ainsi que j'eus l'occasion de bavarder avec le seul survivant d'un B17, un officier-pilote qui seul, sans garde, se trouvait à l'intérieur d'un SPW. Il me remercia de lui marquer mes regrets sur la mort d'un de ses camarades dont l'un d'eux avait été trouvé entier, mais tous les os brisés, dans un cratère fait par lui lors de son impact sur le sol assez mou à cet endroit. Son parachute ne s'était pas ouvert».

Un *Feldlazarett* en première ligne

Non loin du front se trouvait un *Hauptlazarett* (hôpital principal) où l'on soignait aussi bien les civils que les soldats. A proximité, «les Allemands aménageaient un grand cimetière» destiné aux soldats tombés au front ou décédés des suites de leurs blessures. Elimar Schneider fut désigné pour aider à enterrer les morts.

Puis, avec le caporal Müller, il se rendit en Peugeot 202 au *Feldlazarett* (hôpital de campagne) en première ligne. Leur mission était d'y apporter le ravitaillement et de récupérer les blessés et les morts.

Le *„Panzerjaeger und Melder“* Elimar Schneider en novembre 1944. (Coll. E. Schneider)

«Du *Feldlazarett*, seuls les murs restaient encore. Les médecins et les blessés gisaient désormais parmi les décombres. J'amenais un container thermos de ravitaillement vers un groupe de véhicules - entre autres des véhicules amphibies, genre VW - dont l'un des chauffeurs était un camarade alsacien que j'avais connu au *Reichsarbeitsdienst*. C'est alors qu'un Piper d'observation américain, que nous appelions *„Lahme Ente“* («canard paralysé»), survola les lieux. Il avait à peine passé la crête qu'un déluge d'obus tomba. Je regagnais vivement la Peugeot, mais Müller n'était pas encore arrivé: il avait porté des containers en toute première ligne, dans le chemin creux, à 50 mètres des Américains. Mon copain de l'*Arbeitsdienst* criait à tue-tête: «Schneider, je suis blessé! Je ne peux plus bouger! Mon dos! Emmène-moi... Maman! Maman...». Je mis le moteur en route et embrayais pour rouler vers mon camarade blessé, gisant à une trentaine de mètres, mais le moteur cala à plusieurs reprises: j'avais oublié de desserrer le frein à main. Lorsque je le remarquais, Müller arriva en trombe et, me poussant à l'intérieur de la voiture, se mit au volant. Lui faisant remar-

quer qu'il fallait au moins emmener mon camarade, il me rétorqua qu'on serait tué avant si on restait là. Je n'avais rien à dire : j'étais *Schütze* (2e classe) et lui caporal. Il fit demi-tour et, malgré mon désespoir, fila à toute allure. Derrière nous, le camarade criait : « Emmenez-moi ! Maman... Maman... ». J'eus le sentiment qu'il me criait « Lâche ! Lâche... », car sa voix, déformée, semblait dire *„Memme! Memme...“* (« Poule mouillée ») ».

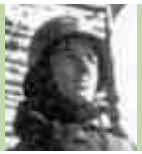
„MG Schütze I“

Peu de temps après, Elimar Schneider, dont l'absence en première ligne avait été remarquée, est nommé *„MG Schütze I“* (celui qui tire à la mitrailleuse) par le *Hascha* Kurz qui lui remit une mitrailleuse MG 42 flambant neuve. Fait exceptionnel, un caporal lui a été adjoint comme chargeur. Et voilà les deux hommes envoyés en première ligne pour prendre position dans un chemin creux, à une cinquantaine de mètres des positions américaines.

« En cours de route, nous trouvions des camarades *Waffen SS* - de la *„Goetz von Berlichingen“* - tués. Ils étaient gonflés comme des outres. Si, par inadvertance, on marchait sur l'un d'eux, il éclatait et un flot d'asticots s'en écoulait ».

Ils sont rapidement pris sous le feu des obusiers des *Amis* (abréviation d'« Américains »). Un gars de la *„Goetz“*, blessé, agonisa pendant deux heures : il n'y avait pas d'infirmiers présents. « Une fois mort, nous le couchâmes simplement le long du chemin creux, sans l'enterrer. A peu de distance de lui, un autre de la *„Goetz“*, gonflé comme un ballon, attendait que les asticots le dissolvent. Il ne sentait même plus mauvais ; seule la peau extérieure était encore entière, car on voyait les mouvements des grappes de larves qui le disséquaient ».

Il ne fut tiré qu'un seul coup avec le MG 42 : « La première douille engagée s'était déchirée au culot et bloquait l'arme. Je n'arrivais même plus à changer le canon de la mitrailleuse ; il m'aurait fallu une pince pour déchiqueter la douille coincée et déchirée. L'enrayement de l'arme était dû à ces sacrées douilles, du vrai papier mâché !



Lorsque le *Hascha* Hoff nous fit changer de position, les camarades morts ne furent ni emmenés, ni enterrés. Quant à moi, je retrouvais le *Hascha* Kurz et les canons antichars.

En enfer

Je ne sais plus où nous fûmes versés en renfort, mais partout où ça crachait dur, notre compagnie fut de la partie. Mortain, Domfront, Argentan, Falaise, tous ces noms qui me rappelent des épisodes vécus, mais que je ne sais plus où placer».

De ce tumulte, Elimar Schneider se souvient de ce camarade alsacien, originaire d'Illkirch-Graffenstaden, dont la jambe n'était plus retenue que par l'étoffe du pantalon et qui lui dit: «Qu'ont-ils fait de nous, Schneider? Je crois que je ne m'en sortirai pas», sous une pluie d'obus, pendant qu'on le plaçait sur le capot d'un SPW avant de l'évacuer.

«Avec la faim qui nous tenaillait, nous grimpions sur les pommiers, mais les pommes étaient toujours trop vertes et passaient mal. D'ailleurs, tout ici était trop vert: les soldats trop jeunes, certains chefs trop jeunes, même les armes que nous n'avions pu essayer suffisamment auparavant par manque de munitions. Je passe sur les boulettes de viande que nous recevions au ravitaillement; elles aussi étaient vertes, mais pour avoir séjourné trop longtemps au soleil avant qu'il ne fut possible de nous les répartir».

Les *Jabos*

Malgré les bombardements et les attaques des *Jabos* (chasseurs-bombardiers), les Allemands ne cèdaient que lentement du terrain.

«Ce n'est pas des dizaines de fois, mais bien des centaines de fois que ces avions nous faisaient désormais quitter en hâte nos véhicules qui avaient rarement le temps de se mettre à l'abri de leur colimateur, sous les branches d'arbres. Impuissants, nous assistions à leur mitraillage, car, en général, ils attaquaient par l'arrière des véhicules: les mitrailleuses installées sur nos SPW n'étaient pratiques à utiliser que vers l'avant. On voyait le visage des pilotes tellement ils volaient bas... aux dépends de l'efficacité de leur tir.

Les nouvelles positions n'étaient plus tenues très longtemps d'autant plus que les anti-chars étant une arme défensive, le fait d'avoir abattu un Sherman ou deux ne permettait pas de rester en position au même endroit.

C'est à l'occasion d'un de mes déplacement de nuit, pour signaler le changement de position à effectuer par un autre canon PAK 75, que je dus me jeter à terre, le long du remblai d'un chemin creux, par suite du sifflement d'alarme d'un obus. Je n'y voyais goutte et c'est dans une vache crevée que je m'étalais. Heureusement pour moi, elle était pleine d'asticots et éclata sous mon poids décuplé par le saut magistral que je fis en roulant sur elle vers le remblai du chemin creux. L'obus éclata de l'autre côté du talus, dans le chemin creux bouché par des véhicules militaires mitraillés.

C'est dans ce chemin creux que je découvris, le lendemain, les restes d'un jeune soldat sur un véhicule calciné. Le corps du garçon, lui aussi calciné, avait rapetissé à une longueur d'un mètre, jambes comprises. Seule la tête à chevelure blonde était intacte; fait étonnant, le menton était sans appui, comme si les muscles du cou avaient maintenu sa tête dans un dernier regard vers le ciel d'où le *Jabo* avait semé la mort.

Des morts et des morts

Il y avait tellement de morts et de blessés qu'un de plus ou de moins ne faisait plus ni chaud, ni froid, à moins qu'il s'agisse de camarades connus. Tout ce que nous demandions, c'était d'avoir une mort rapide et de ne pas mettre des heures pour crever. La mort ne nous faisait plus peur et ce n'est que l'instinct de conservation qui nous donnait le dernier ressort pour sauver notre vie. Ce dont nous avions le plus peur, c'était d'être estropiés; être mort, ce n'était plus rien ou, du moins, nous semblait moins grave.

Lutte contre les *Jabos*. **(Dessin N. Mengus)**

C'est sur une route bordée d'arbres déjà entaillés et préparés à être couchés en travers de la route qu'un char allemand heurta un arbre avec son canon dont la tourelle n'était

Près de Mayenne (août 1944). Elimar Schneider et Marcel Wintz. (Coll. E. Schneider)

pas verrouillée. La gueule du canon heurta la tête du petit Richter, un Allemand du *Reich*, dont la moitié du crâne resta collée dans les orifices cache-feu-antirecul du canon. Encore choqué par une récente attaque, il n'avait pas eu le reflexe de se baisser».

Un lapin et un pont

A La Ferté-Macé, le SPW où se trouvait Elimar Schneider se trouva séparé du reste de la compagnie. A Mayenne, le commandant de la place leur procura de l'essence en échange de quoi, il leur fit mettre leur canon antichar en position devant le pont de la Mayenne, du côté déjà occupé par les Américains. «Nous ne nous sentions pas à l'aise dans cette position absurde. Profitant d'un instant de répit, Marcel Wintz et moi mîmes un superbe lapin sous une cage à poule, près du canon, avec un mot en anglais: «Pour le premier Américain arrivant ici» et signé: «Deux *Waffen SS* alsaciens». Puis nous changeâmes le canon de position, l'installant de l'autre côté du pont... arrachant au passage des fils électriques reliés à des bombes de *„Do-Werfer"* (lance-fusées), des munitions que nous ne connaissions pas, hormis notre *Uscha* (*Unterscharführer*) armurier. Heureusement, rien ne se passa.

Déjà, au loin, sur la route droit devant le pont, des silhouettes étaient visibles. La manière dont elles se collaient de temps en temps dans le fossé en disait assez long. Comme les gars du Génie, qui avaient tout préparé pour faire sauter le pont, avaient disparu entretemps et que nous avions arraché involontairement les fils de mise à feu, ordre nous fut donné de tirer sur les munitions entreposées le long des parapets, la manette de mise à feu ne fonctionnant pas (et pour cause!). C'est avec un canon de 88 long, en position près du pont, que nous aurions dû tirer. Sans venir de Saint-Cyr, nous avions compris qu'en tirant avec celui-ci, abandonné par ses servants, nous sauterions avec le pont. Nous refusâmes carrément, d'autant que nous ne savions pas nous servir de ce canon dont nous nous méfiions, en plus, du recul sur l'asphalte malgré le plateau sur lequel il était posé. Nous eûmes ordre de tirer de notre position sur les munitions du pont avec notre PAK 75, plus en retrait. Là encore, nous étions trop près selon

notre *Uscha* armurier qui devait connaître l'effet des obus *„ Do-Werfer "*. D'un commun accord, nous pliâmes bagages, le donneur d'ordre de la *Wehrmacht* étant parti pour se mettre à l'abri.

Falaise, Rouen...

Dans ce secteur, ordre fut donné par l'*Ostuf* de descendre un clocher d'église d'où il présumait que des observateurs dirigeaient le tir. Le *Hascha* lui rétorqua qu'il ne pouvait prendre cette responsabilité pour ses hommes, de tirer à cet effet de l'endroit où nos canons étaient en position. Malgré le réél danger que représentait ce clocher, il ne fut jamais abattu.

C'est en passant près d'un hôpital miliaire que nous fûmes intrigués par le comportement d'une infirmière allemande en pleurs, se tenant à l'entrée de l'établissement. Elle avait réussi à se cacher pendant une attaque de maquisards. Le personnel de l'hôpital et les blessés pouvant marcher avaient été faits prisonniers et les blessés graves achevés dans leur lit. Elle refusa de se joindre à nous, préférant attendre l'arrivée des Américains.

De notre compagnie, il ne restait sur place que les pauvres restes du groupe antichar. Le gros de la compagnie avait déjà opéré le «retrait stratégique» prévu dans ces cas-là. Nous perdîmes le contact... Ne disposant plus que de trois SPW et de deux canons antichars, nous fûmes constitués en *Kampfgruppe* (groupes de combat) par le *Hascha* Kurz pour essayer de joindre un pont sur la Seine du côté de Rouen. Les Américains étaient partout et ils progressaient rapidement.

Un peu après Elbeuf, longeant ce que je présumais être la Seine, nous eûmes la chance de tomber sur les ex-occupants d'un char allemand qui venait de sauter sur une mine allemande. Leur radio était encore en état et le *Hascha* leur demanda de l'installer dans notre refuge, un ensemble de vieilles maisons délabrées. Nous ne savions pas alors que les dernières troupes allemandes avaient déjà fait sauter tous les ponts et, par radio, on nous informa que le pont de chemin de fer serait encore utilisable. Mais les avions américains l'avaient détruit. Nous passâmes de nuit près de ce pont et nous nous retrouvâmes sur une

A la Ferté-Macé (août 1944). De gauche à droite: Hermann Schramm, Elimar Schneider et Marcel Wintz. (Coll. E. Schneider)

Les servants d'un «Pak 75» aux alentours d'Elbeuf (août 1944).
(Coll. E. Schneider)

berge de la Seine au milieu d'un matériel indescriptible: des dizaines, une centaine même de véhicules abandonnés, la plupart américains et anglais, chargés à ras bord d'armes allemandes. Tout était à l'abandon, rien n'avait été détruit.

Nous découvrîmes un bac qu'il fut possible de ramener sur notre rive. Je fus du deuxième voyage. A peine avions nous mis le SPW avec le canon sur le bac, qu'un char allemand, qui surgit je ne sais d'où, se mit encore dessus, derrière nous. Arrivés de l'autre côté, notre SPW amorçant juste la remontée de la berge, canon en remorque, un craquement sinistre se fit entendre. C'était le char qui, en raison du coup porté par les roues du canon à l'opposé de la barge, venait de faire craquer le plancher et avait fait éclater la coque. Je venais de passer le dernier bac utilisable sur la Seine et il s'enfonçait de l'arrière avec le char. Son équipage sauta, l'un après l'autre, hors de la tourelle. Je n'ai jamais su s'ils s'en étaient sortis, car notre chauffeur ne s'arrêta pas, restant collé au véhicule qui le précédait. Le groupe traversa Rouen en trombe».

Le *Kessel* de Cambrai

C'est dans la région de Cambrai que le groupe rejoignit le gros de la troupe. «Nous étions une fois de plus encerclés. Il ne restait plus grand'chose de notre compagnie. Mais, une fois de plus, l'encerclement ayant été forcé avec l'énergie du désespoir, la section antichar dut couvrir la retraite de la *„ Windhunddivision "* («Division des lévriers»). Je ne saurais vous dire si cette division existait réellement, mais nous l'appelions ainsi, peut-être à cause de l'allure de certains.

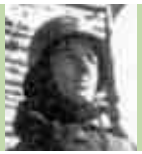
Le *Hascha* chargea notre camarade strasbourgeois, Emile Mischler, de diriger les rescapés dans la bonne direction et de prendre place dans le dernier véhicule à sortir de la pince. N'ayant plus vu de véhicule allemand après quatre heures d'attente, il trouva refuge auprès de paysans qui lui donnèrent des habits civils et qui l'employèrent comme garçon de ferme; il ne rentra en Alsace qu'après la guerre. Le maquisard qui le cueillit se révéla être le meilleur ami du frère d'Emile, alors qu'ils étaient marins à bord d'un croiseur français en 1940. Le maquisard reconnut à Emile qu'il l'aurait abattu s'il n'avait été le frère de son ami.

Mons

En vue de Mons, un spectacle d'horreur frappa nos yeux. Nous avions déjà vu des colonnes de véhicules en feu, mais jamais de cette ampleur. A perte de vue, faisant courbe vers la gauche, la colonne devant nous crachait les morts à gauche et à droite de la route. Les camions, SPW ou tracteurs de canons sautaient les uns après les autres. Impossible de voir qui leur tirait dessus. Nous présumâmes que des chars américains devaient être postés dans la forêt, du côté sud-ouest de l'entrée de la ville. Des camions de munitions explosaient l'un après l'autre et des corps déchiquetés tournoyaient en l'air pour retomber à des dizaines de mètres. Seuls les véhicules de la Croix-Rouge étaient épargnés.

Le *Hascha* avait repéré sur sa carte un chemin presque parallèle à la gauche de la voie empruntée par la colonne en feu qui continuait d'être pillonnée. Il s'engage le premier à travers champ pour rejoindre ledit chemin. Il y eut un moment de flottement quand quelqu'un cria: *„Panzer von hinten!"* («Char par l'arrière!»). C'était en fait un char allemand P IV qui nous dépassa; parmi l'équipage, je

Half-track américain (Musée de l'Abri, Hatten). (Photo N. Mengus)



Un Panzer IV allemand. **(DR)**

reconnus un camarade de l'Ecole de Commerce de Strasbourg.

La traversée de Mons se fit sous le feu des partisans. Le lendemain, nous apprîmes que le char de mon copain avait été accueilli en libérateur par les partisans, croyant avoir affaire aux Américains. Leur méprise fut de courte durée et le combat s'engagea.

Au sortir de Mons (2 septembre 1944)

Une belle chaussée s'étalait devant nous : pas de maison à droite ni à gauche et, en bout, quelques maisons sur un carrefour. Nous laissâmes passer les véhicules de la Croix-Rouge (*Sanka*), remplis de blessés, qui nous dépassèrent. Un énorme tracteur à chenilles (*Zugmaschine*), attelé d'un canon immense d'artillerie sur lequel des soldats s'agrippaient, suivit les *Sanka*. Il était presque à hauteur de la première maison du carrefour, en bas de chaussée, qu'un impact d'obus (probablement un char camouflé à la droite de la chaussée) cisailla le canon de son remorqueur et le renversa dans le fossé. Les hommes qui y étaient agrippés furent projetés en l'air et retombèrent tous dans le fossé

et les champs à gauche de la chaussée. Quant à la *Zugmaschine*, elle continua sur sa lancée et disparut au loin.

C'est ce moment que choisit notre *Hascha* sur son SPW de commandement pour nous crier: *„Wenn ich unten bin, so folgt mir mit Caramba-Karacho!"* («Quand je serai en bas, suivez-moi à toute allure!»). Arrivé à grande vitesse près des maisons du carrefour, son véhicule fit deux tonneaux consécutifs, une gerbe de poussière et de gravats explosant à proximité.

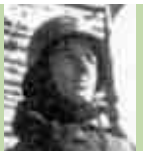
Ce fut notre tour. Le chauffeur demanda à l'*Usha* Jacobs, son voisin: «Qu'est-ce qu'on fait?
- Vas-y, on ne veut pas être fait prisonnier» fut sa réponse catégorique.

Au moment du démarrage, je leur criais de rabattre les lucarnes de visières. Ces clapets en verre blindé devaient nous protéger en cas d'éclats par l'avant.

Nous fûmes, à quatre reprises, le point de mire de l'adversaire, mais aucun obus n'arriva au but. Le SPW dépassa celui du *Hascha*, de nouveau sur ses chenilles, et s'arrêta à l'abri du tir qui venait de droite, d'un bosquet, en s'immobilisant devant la deuxième maison du coin du carrefour.

A cet instant, le caporal-chef qui se trouvait avec le *Hascha* arriva près de notre véhicule. Il tenait son œil dans la main droite, relié à au moins cinq centimètres de son orbite par des muscles déchirés, en sang. En rejoignant son SPW, nous découvrîmes les morts écrasés par le véhicule ou disloqués comme le cadavre du *Hascha*. Des blessés nous suppliaient de les emmener.

Nous vîmes alors le troisième SPW rouler vers nous avec un maximum de vitesse. Aux trois-quarts du chemin, son moteur prit feu, mais son équipage parvint à nous rejoindre. Ce ne fut pas le cas des véhicules de la *Wehrmacht* qui suivirent: ils explosèrent les uns après les autres. Plus un seul ne put parvenir jusqu'à nous, la chaussée étant entièrement obstruée par du matériel en feu et de munitions crépitantes. C'était la fin de l'échappatoire de l'encerclement de la région de Cam-



brai. Les restes de la „*Windhunddivision*“ avaient vécu...

A environ deux kilomètres de Mons, nous nous arrêtâmes près de véhicules de la Croix-Rouge. La nuit commençait à tomber. Les blessés récupérés furent remis aux *Sanka* et il fut décidé de récupérer le corps du *Hascha* sur le carrefour, ainsi que les blessés laissés en plan là-bas. Ceux qui partirent revinrent sans blessés et sans le *Hascha* (dont ils avaient récupéré la plaque d'identité). Je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était advenu des blessés.

La retraite de Belgique

Le lendemain, le commandant du char qui nous avait dépassé à Mons nous avait rejoint. Il était le seul survivant de son équipage, suite à un accrochage, en pleine nuit, avec des Sherman. Mon ancien camarade de l'Ecole de Commerce était donc mort, lui-aussi.

Nous retrouvâmes les restes de notre compagnie à Lüttich (Liège). On nous enjoignit d'être conciliants avec les habitants. J'en profitais pour rendre visite à un garçon belge de mon âge qui m'avait invité, intrigué par mon français à l'accent teuton. Nous nous payâmes le luxe, lui de jouer l'hymne belge, *La Brabançonne*, et moi *La Marseillaise* sur le piano de ses parents qui accoururent en émoi, alarmés par ces airs d'un autre temps.

Les véhicules de l'armée en déroute furent réparés tant bien que mal par les garagistes de Liège et, déjà, il fallut de nouveau battre en retraite. La moto à chenille (*Kettenrad*) manquait d'ailleurs à l'appel. Prise en remorque par un SPW, avec l'Alsacien Charles Zoeller comme pilote-motard, le cable se rompit en cours de route. Comme c'était le dernier véhicule de la colonne, personne ne s'en aperçu et Zoeller se retrouva seul dans le no-mansland. Il put se réfugier chez des civils belges et revint à Strasbourg après la guerre.

La Ligne Siegfried

Nous trouvâmes un instant de répit une fois en Allemagne. Ce furent les patelins de Gelsdorf et de Virneburg qui nous accueillirent avant que nous soyons envoyés, via Bitburg, pour tenir la Ligne Siegfried. A Virneburg, notre compagnie fut partiellement complé-

tée avec les quelques rescapés d'autres compagnies». Là, les rescapés sont à nouveau soumis au *Drill*, comme des bleus.

«C'est à cette époque que l'adjudant et l'*Ostuf* découvrirent que j'avais perdu ma plaque d'identité, lors d'un récent déplacement à Mayen, ainsi que mon *Soldbuch* quelque part près de Falaise.

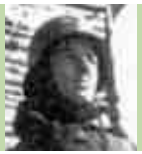
Il fut donc décidé que nous tiendrions la Ligne Siegfried dans ses bunkers avec nos canons antichars en position. Une nuée de chars américains déboula sur nous, suivis d'une multitude de fantassins. Cette attaque fut stoppée. Mais certains bunkers étaient déjà aux mains des Alliés.

Dans notre bunker se trouvaient deux caisses de *Panzerfaust* et je ne sais quel diable poussa un officier de la *Wehrmacht* à examiner le contenu des caisses. Quoi qu'il en soit, il réussit à souffler toutes les bougies en manipulant un *Panzerfaust*. Heureusement qu'il n'y avait personne ni devant lui, ni derrière lui et que l'amorce de la charge creuse n'avait pas été mise en place (en raison du danger, on la plaçait juste avant de l'utiliser). Le fait est qu'il fit partir le *Panzerfaust*, enfumant tout le bunker et noircissant murs et plafond, sans compter les présents qui durent faire une toilette complète! J'étais à l'extérieur quand l'officier réussit son coup... fumant, entrain de creuser une excavation sanitaire».

Heureusement, notre interlude dans la Ligne Siegfried ne dura pas plus qu'une quinzaine de jours, car nous fûmes remplacés par des troupes fraîches. Après un bref passage à Virneburg, où nous passâmes une visite médicale, ce fut une fois de plus la séance d'épouillage. Pour ce faire, nous nous rendîmes dans un camp de prisonniers russes. Ayant vraiment faim, j'achetais une betterave à un Russe pour le prix d'une dizaine de cigarettes. Par la même occasion, vu l'échange pratiqué, il dut reprendre espoir: le grand *Reich* devait être bien près de la défaite.

L'offensive de Rundstedt

De Virneburg, nous fûmes encore déplacés à Roesebeck, en Westphalie, par train. Nous n'avions pas été fiers lorsque nous dûmes pousser les SPW à la main par manque d'es-



sence. C'est donc à Roesebeck que je fêtais mes 18 ans. Puis ce fut le départ pour Schiefbahn. Ce fut la première fois que nous profitâmes d'une paix relative. Les rangs de notre bataillon grossirent à vue d'œil : de jeunes Hongrois et des Allemands du *Reich* nous rejoignirent. Ce fut encore une période de *Drill*, mais nous, relativement anciens, avions l'habitude.

Et ce fut le branle-bas de combat du départ, l'offensive de Rundstedt ayant été déclanchée. Ayant réappris à goûter aux joies de la vie, nous avions à nouveau peur, très peur, de la mort.

Près d'Aix-la-Chapelle, au Sud, les routes étaient presque impraticables tant elles avaient été abimées par les chars et autres véhicules blindés qui nous avaient précédés avec la première vague. Les Américains, surpris, s'étaient repliés.

Après bien des pérégrinations, nous arrivâmes au croisement de Baraques-les-Fraîtures où une quantité innombrable de Sherman disloqués et de quelques chars allemands éventrés jonchaient les fossés où la lisière de la forêt. C'est à ce moment-là que le moteur de notre SPW de commandement fit des siennes. L'*Oscha* me chargea, du fait de mes connaissances en mécanique, de rester avec le chauffeur, un caporal-chef, et continua sa route avec le gros de la troupe, en nous laissant le soin de réparer et de les rejoindre au plus tôt. Après avoir passé la nuit dans un abri américain en compagnie de soldats de la *Wehrmacht*, nous réussîmes à réparer la panne.

Je compris le peu d'empressement du caporal-chef à trouver notre réparation parfaite lorsque nous rejoignîmes... les restes de notre compagnie. De nuit, pendant que le caporal-chef et moi-même dormions comme des bienheureux, notre compagnie avait reçu l'ordre de reprendre une colline bien aux mains des Américains. Un nouveau tiers de la compagnie était hors de combat et les Américains étaient toujours là.

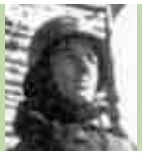
Le groupe antichar était enore à peu près intact. Nous disposions encore de trois canons Pak 75.

Un «salon de thé»

Un Sherman avait été capturé avec son équipage. Des Allemands s'amusaient avec l'engin qu'ils appelaient «salon de thé». Ce devaient être des anciens de Russie, car les rares Sherman vus en Russie étaient déjà appelés ainsi par les Russes. Le char finit par tomber en panne d'essence à proximité du canon n°3 en position près de l'enceinte d'un château, dans les parages de «Les Tailles», en plein découvert, mais camouflé. J'avais à peine grimpé dans le Sherman que mon émerveillement sur l'aménagement de l'intérieur fut interrompu par des cris: *„Fliegeralarm!"* («Alerte aérienne!»). A peine m'étais-je allongé le long de l'enceinte du château qu'un *Jabo* lâcha une bombe sur le char qui se souleva de ses chenilles et flamba. Une autre bombe atteignit le canon antichar dont une roue vola par-dessus le mur d'enceinte du château pour se ficher en terre dans la pelouse. Mon camarade alsacien, Lucien Kiffel, l'avait échappé belle, car la roue avait décrit un arc-de-cercle au-dessus de sa tête.

En déambulant le long d'une route à mon retour, après avoir transmis un message à

Un Sherman à Kientzheim. **(Photo N. Mengus)**



Elimar Schneider indiquant l'origine du feu adverse sur le groupe de combattants retranchés près d'un half-track américain (janvier 1945). (Coll. E. Schneider)

l'autre canon qui se trouvait en lisière d'une forêt, j'avisais un half-track US dont l'avant était enfoncé dans le fossé bordant cette route. J'y vis la possibilité de récupérer quelque chose de mangeable, pour le moins du chocolat. Je m'étais à peine glissé sous la bâche du véhicule qu'une fusillade éclata à proximité. Risquant un œil à travers le filet de lumière entre le taud et le rebord d'acier gauche du véhicule, je vis des petites volutes de fumée partant du coin de forêt situé de l'autre côté de la route, à l'arrière gauche du half-track, non sans remarquer un groupe de soldats allemands, en tenue camouflée, qui donnait la riposte à partir du fossé dans lequel le véhicule où je me trouvais avait basculé.

Une photographie

Sans attendre la fin de l'escarmouche, je ressortis du véhicule, dans lequel je ne me sentais pas à l'abri, par le côté opposé au tir et le contournais par l'avant pour me mettre à l'abri devant le capot. Lorsque le feu cessa, je me relevais, contournais le half-track et désignais la direction d'où provenaient les tirs américains. A ce moment, je fus pris en photo par l'un des membres de ce groupe de combattants pouvant appartenir à la *„Leibstandarte Adolf Hitler"*. Je dus même me relever une seconde fois et refaire mon geste sur demande du photographe en question (probablement membre d'une compagnie de propagande) qui voulait être sûr de ne pas rater sa photo et en refit une autre. Inutile de vous dire que c'est le cœur battant que je réitérais mon geste, de peur d'être pris pour cible par les tireurs adverses au cas où ils n'auraient pas encore déguerpi.

Des V 1

Les jours passèrent avec les morts et les moments d'oublis. Les camarades morts arrivaient par camions entiers. Leurs corps, raidis par le froid, ne pouvaient être enterrés, car nous changions déjà de position. Harassés, nous profitions de la moindre occasion pour dormir, ce qui, suivant le cas, pouvait nous valoir le conseil de guerre. La neige, le froid, la faim et les poux faisaient également partie de notre lot quotidien. Contrairement aux gars de la *Wehrmacht*, nous avions au moins du pain. Ces derniers avaient perdu toute combattivité. Pas éton-

nant: rien dans le ventre à trainer les munitions à la main... avec seulement des armes légères contre une armada sophistiquée à l'extrême!

Des V 1 passaient par-dessus nos têtes et, de temps en temps, l'un d'eux tombait à proximité par suite d'un mauvais fonctionnement. Mais, ce n'était pas ça, l'arme miracle que les Allemands attendaient: «Tenez bon encore trois mois et nous aurons la désintégration atomique. Nous gagnerons alors la guerre».

Noël 1944

Le soir de Noël, bien repu mais la gorge en feu (ayant dévoré sans le cuire au préalable du cochon salé subtilisé au paysan qui nous hébergeait malgré lui et ostensiblement à contre-cœur), je dormais du sommeil du juste. Nous fûmes réveillés par une explosion. Les résistants venaient de faire sauter le petit pont du village, au nez et à la barbe des occupants, en pleine ligne de front. Quelqu'un ramena le corps disloqué, mais en vie, d'un jeune gars de 17 ans, peut-être moins, dans la cuisine où nous venions d'être réveillés. A la lueur d'une lampe-torche américaine, un caporal-chef de la *Wehrmacht* examina le corps de la victime qui exhalait un sinistre gargouillement. Il laissa tomber: «Encore un gosse que sa mère ne reverra pas». Le petit soldat expira entre ses bras. Nous avions l'habitude et nous ne fûmes pas émus outre-mesure.

A minuit sonnant, nous fûmes réveillés par un tir d'enfer d'armes légères et un bruit de choc de ferraille. En temps de paix, cela aurait pu être un carambolage sur une autoroute. Nous fûmes rapidement sur pieds. Ce fut pour voir, au-dehors, l'air béat d'un jeune Hongrois, les poches pleines de cigarettes américaines et de révolvers américains, devant une vingtaine de soldats américains les bras en l'air. Qu'était-il arrivé?

A quelques dizaines de mètres de la maison que nous occupions, le jeune Hongrois tout seul était de garde auprès d'un de nos canons antichar. C'est alors qu'un groupe de véhicules américains - une jeep en tête, deux half-tracks et une deuxième jeep en arrière-garde - vint en trombe du village pour une reconnaissance en force. En voyant les premières

Half-track américain (Musée de l'Abri, Hatten). (Photo N. Mengus)

maisons, ils ouvrirent le feu. Malheureusement pour eux, le conducteur du premier half-track négocia mal son virage et percuta un char allemand dont l'équipage roupillait à l'intérieur. Le second half-track heurta le premier, obligeant la seconde jeep à s'arrêter. La jeep de tête fut arrêtée à la sortie du village. Les Américains se rendirent au jeune Hongrois qui, seul, les désarma et qui en profita pour leur réclamer leurs paquets de cigarettes. Les Allemands arrivèrent ensuite pour encadrer les prisonniers.

Le lendemain, les Américains attaquèrent pour délivrer leurs camarades, nous obligeant à changer de positions.

Dans la région de Houffalize

Nous revoilà donc en position, avec les deux canons restants, à l'orée d'une forêt à l'ouest de Houffalize, probablement entre Nadrin et Wibrin. L'*Usha* Jacobs était devenu entretemps chef du canon Pak 75 n° 1, tapi à 100 mètres de l'entrée de la forêt, dans un petit chemin forestier. Le deuxième canon était plus en retrait. C'est là que nous eûmes maille à partir avec deux Sherman, puis avec

le feu nourri des Américains... et d'autres Sherman.

Les servants du canon n° 2 furent surpris par trois Américains. Ils furent tous plus ou moins amochés. A un des Alsaciens du groupe, qui s'en était sortit indemne, je demandais s'ils n'avaient pas pu se défendre, il me répondit: «Tu aurais tiré sur des Américains comme ça, toi?».

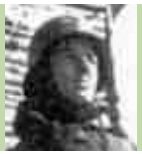
Finalement, nous réussîmes à récupérer le canon n° 2 grâce à la collaboration d'un conducteur de SPW à mitrailleuse quadruplée (*Vierlingsflak*) qui accepta de le remorquer. Chose étrange, j'avais trouvé le canon en bon état avec une multitude de fusils adossés contre lui, ainsi que des rations US que nous empochâmes, mais il n'y avait aucune trace de soldats américains.

Capturé par les Américains

Au petit matin, ordre me fut donné de me rendre au PC de l'*Ostuf* Karl Wagner à Grande Mormont, au sud de Vibrin, pour y monter la garde... avant d'être renvoyé en première ligne à cause de ma paresse. Je rejoignis donc la position de notre dernier canon antichar qui avait été camouflé au moyen de draps de lits d'un blanc douteux. De mes camarades, il ne restait que le Poméranien, le chauffeur du SPW, l'*Uscha* Jacobs, le Bavarois et Jupp Harsche, le Bessarabien (un incorporé de force, lui-aussi).

Ce jour-là, deux soldats de la *Wehrmacht*, transportant un blessé au ventre, nous informèrent que le village de Filly était désormais aux mains des Alliés.

Nous nous trouvions à une centaine de mètres de la forêt d'où sortait un chemin forestier qu'on m'avait assuré être miné. Après qu'un soldat de la *Wehrmacht* se soit écroulé mort après avoir crié *„Panzer! Panzer!“* («Des chars! Des chars!»), nous fûmes pris sous une pluie de balles traçantes. Dans l'impossibilité de nous servir du canon, Jupp et moi avons cherché refuge dans notre «trou» aménagé entre les flèches du canon. Une deuxième explosion fit que nous nous retrouvâmes ensevelis dans notre abri, ne respirant que grâce à une poche d'air. Elle fut suivie d'une troisième déflagration apocalyp-



tique. Nous réussîmes à nous dégager. J'étais blessé au bras gauche et à l'épaule droite, quant à Jupp, son bras gauche ne tenait que grâce à un lambeau de tissu.

C'est alors que, jetant un regard par-dessus le canon, je vis un Sherman à quelques mètres de nous. Nous ne l'avions pas entendu venir. *„Come on, German, Hands up!"* («Viens ici, mains en l'air!») me lança le commandant de char. Je lui répondis: *„I cannot. I am wounded and my friend also. Don't kill me comrad!"* («Je ne peux pas. Je suis blessé et mon ami aussi. Ne me tue pas, camarade!»). C'est alors qu'il brandit son pistolet-mitrailleur en me menaçant d'un *„Come on"* significatif. Je compris qu'il n'hésiterait pas à m'abattre si je n'obtemperais pas immédiatement.

En fin de compte, nous fûmes une vingtaine de prisonniers. J'étais le seul *Waffen SS*, les autres appartenant à la *Wehrmacht*[6].

Mon camarade Jupp

C'est alors que quatre chars se mirent de front, en ligne espacée à intervalles réguliers, américains et prisonniers alternés, également en ligne de front entre les chars. L'avance de ces derniers devait désormais se poursuivre en terrain découvert. Ce ne fut pas pour plus de dix mètres. Une gerbe de balles siffla au-dessus de nos têtes. C'était le tac-tac caractéristique d'un MG 42 à cadence très rapide. Les Allemands nous avaient vus mélangés avec les soldats américains et lançaient une semonce. Le commandant de char, qui m'avait fait prisonnier, stoppa l'attaque et me dit, puisque je parlais anglais: «Allez chez vos camarades et dites-leur de se rendre». Je refusais, de peur d'être abattu par les uns ou par les autres, et lui répondis qu'il était inutile que j'y aille car ils étaient trop bons soldats pour se rendre...

Les prisonniers furent ensuite fouillés et délestés de leurs effets, du casque au mouchoir. Comme j'étais encore en possession d'un pistolet, j'en fis part à un Américain et le lui remis. Il me permit de me rendre, avec lui, auprès du canon dont le tube était tordu sous lequel se trouvait Jupp. Il était encore en vie, mais salement amoché: un éclat d'obus lui avait labouré le crâne malgré son casque et un autre l'avait traversé de part en part en

[6] **L'incorporation d'Elimar Schneider dans l'Armée allemande prend officiellement fin le 13 janvier 1945 (Fiche de congé de durée indéterminée du 7 avril 1945), le 28 avril 1945 (Livret militaire français), voire le 2 mai 1945 (Attestation d'incorporation de force délivrée le 11 février 1981). En fait, à cette date, il est de retour à Strasbourg (Attestation et autorisation de résidence du 2.5.1945).**

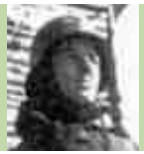
lui arrachant le bras gauche. Il lui manquait également un morceau de fesse et son genou gauche avait été déchiqueté par un éclat. Je ne pouvais le dégager. Alors, il me dit textuellement: *„Na dann Schneider, erschiess mich"* («Alors, Schneider, achève-moi»). Les larmes jaillirent de mes yeux. L'Américain s'enquit de se qui se passait. Je lui expliquais que mon camarade m'avait demandé de l'achever, mais que je ne pouvais m'y résoudre. L'Américain me demanda si Jupp aurait une chance de s'en sortir s'il était conduit immédiatement dans un hôpital et, à ma réponse négative, il me proposa de l'achever à ma place. Je serrais une dernière fois la main à mon camarade, puis je rejoignis le groupe des prisonniers. Je n'entendis pas de détonation. Je ne sais toujours pas ce qu'il est advenu de Jupp.

Début de captivité

Nous fûmes rassemblés dans la ferme où se trouvait précédemment notre dernier groupe antichar. La propriétaire, qui m'avait reconnu, voulu me donner une pomme de terre cuite, mais un soldat l'en empêcha. J'y retrouvais un autre *Waffen SS* originaire de Mulhouse. Vers une heure du matin, nous formâmes une colonne d'environ 50 prisonniers. Nos gardiens étaient nerveux et n'hésitaient pas à nous frapper.

Et nous voilà empruntant le chemin forestier, soit-disant miné, d'où les chars avaient foncé sur nous. Nous fîmes halte à Ollmont. Le lendemain, nous fûmes chargés sur des camions à plateau (où nous étions entassés debout comme des asperges) et conduits à Huy.

On nous enferma de nuit dans les caves de la forteresse; de vrais labyrinthes. De jour, nous devions monter sur les terrasses plates et passer la journée à l'air libre, dans un vent glacial. Pour nous réchauffer, nous avions la fumée sortant des cheminées à hauteur de poitrine. Pour 24 heures, nous recevions une petite boîte cylindrique de légumes et une autre contenant des biscuits, plus du Nescafé en poudre et trois cigarettes. Comme nous n'avions pas d'ouvre-boîte, il fallait enfoncer les couvercles sur un coin de cheminée et en sortir les miettes gelées du bout des doigts.



Nos conditions s'améliorèrent quand l'un des prisonniers eut l'idée de faire de la «soupe» avec le contenu de la boîte et de la neige récupérée sur les murs d'enceinte. La «soupe» était chauffée à la chaleur dégagée par les cheminées et pouvait nous durer toute la journée.

Ce n'est que par la suite que nous eûmes droit à deux rations par jour.

Interrogatoires

Comme nous étions des centaines de prisonniers à être entendus par la sécurité militaire, il se passa quelques jours avant que ce ne fut mon tour. Devant moi, sur la gauche, un enquêteur demanda à un soldat de la *Wehrmacht*: «De quels types de véhicules étiez-vous équipés?
- De Willys» fut sa réponse, ce qui se résumait à des véhicules pris à l'adversaire. Son interlocuteur, suffoqué, lui cria: «Dehors!», ce qui provoqua l'hilarité des autres prisonniers. Quant à moi, j'avouais que nous ne disposions que de deux ou trois SPW lorsque je fus fait prisonnier.

De Huy, nous fûmes transférés en wagons à bestiaux, à 80 dans chaque waggon, jusqu'à Soissons; trois jours de voyage sans sortir et sans manger. Arrivés au camp de prisonniers, nous fûmes une nouvelle fois fouillés par... des Allemands, prisonniers comme nous! Nous étions logés à 100 dans une tente pour 20. Les places couchées étaient chères et les conditions d'hygiène des plus deplorables.

Je réussis à me rendre à l'infirmerie, ou ce qui en tenait lieu. Le médecin allemand me dit qu'il fallait m'opérer d'urgence si je ne voulais pas être amputé. Après avoir retiré des litres de pus de mon bras, il ne parvint pas à me retirer l'éclat d'obus. Il réussit cependant à me faire admettre dans un hôpital à Reims, le *„White House“* qui, en principe, était réservé aux blessés américains.

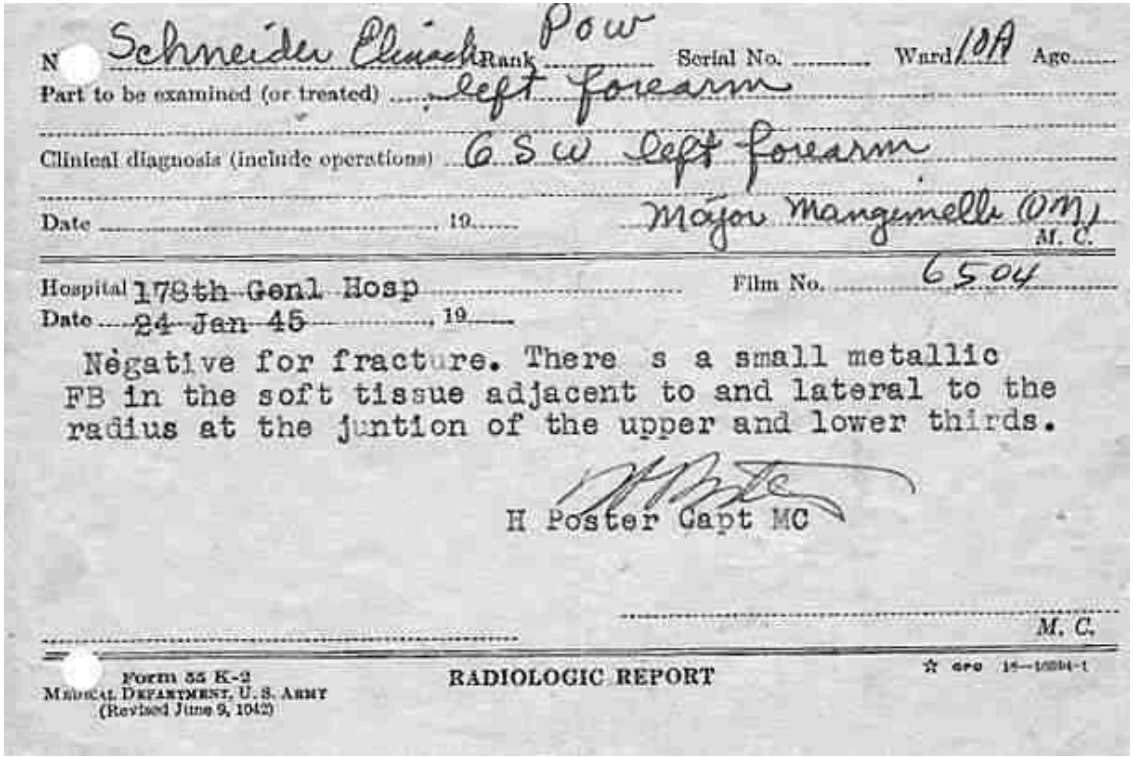
Un jour, lorsque je prennais un bain, j'entendis une fille de salle dire à un employé français de l'hôpital qui m'avait à la bonne: «Il parle bien le français, le gars que tu bichonnes là-dedans. C'est certainement un Alsacien, l'un de ceux qui nous ont vendu. Mets-lui donc un peu la tête sous l'eau pour

voir». Mon soigneur rentra et, de but en blanc, me dit: «Tu es Alsacien, n'est-ce pas?». La réflexion de la fille me fit décider de ne plus prendre de risques, d'autant plus qu'on m'avait rapporté que des prisonniers alsaciens, se déclarant français, avaient été moins bien traités que les Allemands. «Je suis Allemand, mais j'ai fait mes études en France, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes» lui répondis-je. Mais il ne fut apparemment pas dupe et nos rencontres s'espacèrent.

Nouveau transfert

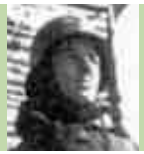
Un jour, tout le monde fut chargé dans un train sanitaire abondamment pourvu de Croix-Rouge. Nous sentions que la belle vie était terminée. Pendant le voyage, je me portais volontaire pour soigner les «allongés». L'un d'eux n'avait plus de bouche, plus de dents, plus de nez, ni de joues...

Lorsque nous sommes arrivés à Paris, je fus très tenté de m'évader pour me cacher chez mon parrain, Constant Philipps, qui habitait boulevard Magenta. Mais un des blessés allemands m'en dissuada: «Tu es donc



N Schneider Elisach Rank Pow Serial No. ..... Ward 10A Age.....
Part to be examined (or treated) left forearm
Clinical diagnosis (include operations) 6 S W left forearm
Date ..... 19..... Major Mangimelli (VM) M. C.
Hospital 178th Genl Hosp Film No. 6504
Date 24 Jan 45 19.....
Negative for fracture. There s a small metallic FB in the soft tissue adjacent to and lateral to the radius at the juntion of the upper and lower thirds.
H Poster Capt MC
M. C.
Form 55 K-2
Medical Department, U. S. Army
(Revised June 9, 1942)
RADIOLOGIC REPORT

Rapport établi à l'hôpital américain „*White House*", à Reims, suite à une radio du bras gauche (24.1.1945). (Coll. E. Schneider)



Alsacien, tu ne vas pas risquer ta vie bêtement. Tu seras chez toi dans trois mois».

Et c'est ainsi que je me trouvais, à Lison, dans un hôpital de tentes pour les convalescents. Les rations redevinrent maigres, surtout en raison des caïds prisonniers travaillant aux cuisines. De là, nous fûmes transférés dans l'immense camp de prisonniers de Cherbourg. Je fus placé dans un *„ cage "* (section grillagée) avec des Allemands du *Reich*. Je n'avais dit à personne que j'étais Alsacien, car j'étais alors persuadé que je serais désormais considéré comme un Allemand dans la

Carte de Rapatrié (recto-verso). **(Coll. E. Schneider)**

masse. Ce n'est que plus tard que des camarades Alsaciens me convainquirent de mon erreur.

Dans le *„cage"*, on recevait, par jour, une boîte de conserve de 200 gr et une boule de pain pour quatre hommes. Pour passer le temps, nous fûmes occupés à casser des cailloux à la main et en faire un chemin qui n'aboutissait nulle part, car il se perdait dans les champs.

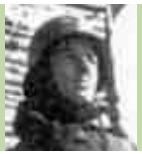
Les occupants du camp de Cherbourg furent informés qu'une commission française examinerait toute demande de libération de la part des prisonniers pouvant prétendre à la nationalité française.

Le *„cage"* 14

Je fus donc envoyé au *„cage"* 14 affecté aux Alsaciens-Mosellans, ainsi qu'aux Luxembourgeois. Le chef de *„cage"* était un Allemand. Son ordonnance, en uniforme américain francisé par divers emblèmes et écussons, nous répartit dans différentes tentes. Par chance, je tombais avec un groupe de Strasbourgeois.

Dans ce *„cage"*, les gamelles (boîtes de conserve récupérées) étaient un peu mieux remplies, mais les «caïds» des cuisines y avaient déjà prélevé les morceaux de viande. Pour améliorer l'ordinaire, le troc fonctionnait bien (biscuits, chocolat, cigarettes...) et les arnaques allaient bon train. En effet, les trafiquants descellaient minutieusement le scotch d'étanchéité des couvercles des boîtes de tabac, en vidaient le contenu pour les remplir de marc de café séché, ne mettant qu'une mince couche de tabac par-dessus, au cas où l'acheteur serait un peu méfiant. Les boîtes ayant repris l'aspect du neuf, les acheteurs et les troqueurs n'y voyaient que du feu. Il fallait être sacrément débrouillard et un peu chapardeur...!

Derrière notre *„cage"* se trouvait le camp des *Waffen SS*. Ils devaient travailler à longueur de journée en abattant des arbres et les scier. S'ils n'avaient pas d'arbres à abattre, ils devaient casser des cailloux à la main. Ils ne disposaient pas de grandes tentes, mais de petites tentes pour deux personnes faites en toiles individuelles de camouflage placées au-dessus de *Fox-holes*. Il y eut plusieurs décès



dans ce groupe, décès dûs principalement à l'écrasement par des arbres abattus et quelques pneumonies.

Passe-temps

Depuis des semaines et des semaines, on nous avait promis que nous serions remis entre les mains des Français et, déjà, certains d'entre nous s'étaient fabriqué des valises avec des matériaux de récupération (lattes de bois, boîtes de conserve et toile de tente). Certaines valises arboraient même le drapeau tricolore.

Pour passer le temps, certains avaient confectionné des jeux d'échecs et des jeux de cartes, élaborés jusque dans les moindres détails. L'oisiveté devenant insupportable du fait que nous n'étions pas obligés de travailler (seul avantage concédé aux occupants du *„cage"* 14), les parties d'échecs ou de cartes étaient interminables.

Ne m'étant pas engagé dans l'Armée française, je fus transféré avec d'autres camarades au camp de Saint-Pierre l'Eglise. J'étais à nouveau en uniforme de *Waffen SS*, car les Américains nous délestèrent au maximum de nos effets US».

Lors d'une période militaire en tant que réserviste français sous uniforme américain.
(Coll. E. Schneider)